Document generated on 08/13/2025 12:04 p.m.

Québec français

Alice court avec René ou la mort de l'enfance

Alice court avec René, [Montréal], Boréal, [2006], 179 [1] p. (« Boréal compact, n° 177 »). [1re édition : 2000].

Aurélien Boivin

Number 153, Spring 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/44265ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Boivin, A. (2009). Review of [*Alice court avec René* ou la mort de l'enfance / *Alice court avec René*, [Montréal], Boréal, [2006], 179 [1] p. (« Boréal compact, n° 177 »). [1re édition : 2000].] *Québec français*, (153), 85–87.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

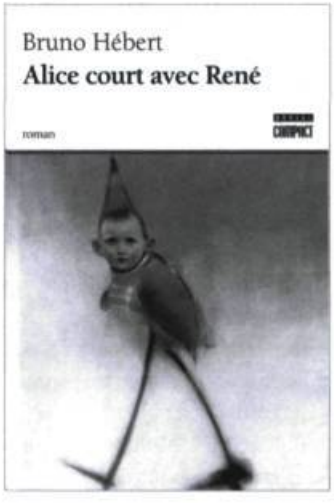
https://www.erudit.org/en/

Alice court avec René ou la mort de l'enfance

PAR AURÉLIEN BOIVIN*

© Pierre Lonergan

Deuxième volet d'une trilogie amorcée en 1997 avec *C'est pas moi, je le jure !*, *Alice court avec René*[1] paraît en 2000 et est réédité en 2006 dans la collection « Boréal compact ». En 2005, Bruno Hébert publie, chez Leméac cette fois, *Le jeu de l'épave*, dans lequel il raconte l'histoire d'un écrivain qui porte son nom et qui se réfugie au Mexique pour écrire dans l'espoir d'y (re)trouver l'inspiration.



De quoi s'agit-il ?

À la fin de *C'est pas moi, je le jure !*[2], Léon Doré, un gamin d'à peine dix ans, est confié par son père aux psychiatres de l'hôpital Sainte-Justine, après avoir dévalisé quelques maisons du voisinage et volé une importante somme d'argent pour alimenter le Bubble Gum Club, une société secrète qu'il a fondée avec son amie Clarence Levant. Dans *Alice court avec René*, Léon est sorti de l'hôpital et entreprend, l'année suivante, sa cinquième année à l'école Saint-Matthieu de Belœil (p. 17). Le jour de la rentrée, il l'appréhende d'une façon maladive, car il sait qu'il sera encore la victime du trio infernal sous l'autorité de Lefebvre, qui ne rate jamais une occasion de le tabasser dans la cour de récréation. Aussi, ce jour-là, il vomit dans sa boîte à lunch, à bord de l'autobus scolaire, et se réfugie sur une tablette de châssis dans les toilettes de l'école pour échapper aux sévices de ces malabars de service. Il endure dans le silence sans se plaindre, car les adultes, ses parents et la direction de l'école, n'entendent pas ses appels à l'aide. Tout est prétexte pour quitter la classe, à peine la leçon amorcée, avec l'appui de sa maîtresse, sinon il dérange tous les élèves et distrait son institutrice. Il se réfugie dans des endroits isolés de l'école ou encore fréquente des commerces et le *bowling* des environs pour dépenser l'argent qu'il vole à sa mère, se procurant bonbons assortis, gommes balounes, jouets et accessoires de G.I Joe et de Barbie, qu'il déposera en grande quantité aux pieds de Clarence, celle qui l'obsède et qu'il aime, mais qu'il a perdue de vue à la suite des mauvais coups perpétrés avec elle, un an auparavant, et qu'il retrouve par hasard dans la cour de l'école, trois mois plus tard. Mais la gamine a un nouveau prétendant et le ridiculise devant les élèves avant de s'enfuir. Il parvient à se débarrasser de Lefebvre et des deux autres membres du trio en concluant un accord avec un délinquant du quartier, assorti d'une somme de 40 $, dérobée à sa mère, afin de respirer. Incapable de s'adapter au système, réfractaire à l'école, Léon, que son père a humilié en le forçant à le suivre dans les magasins où il a dépensé d'importantes sommes d'argent pour interdire aux commençants de vendre quoi que ce soit à son voleur de fils, se réfugie dans un quartier minable de la ville où il n'est pas connu des marchands. Il tombe dans le filet d'un pédophile qui abuse de lui, mais qui le chasse dès que le gamin lui apprend que son père est cet avocat célèbre, défenseur des droits de l'homme. Encore sous l'effet d'une drogue quelconque, il est secouru par une dame charitable. À sa mère, accourue en catastrophe, il avoue s'être enfui pour échapper à un groupe de grands (p. 166). De retour dans son quartier le lendemain, il est assailli par Lefebvre, désormais libre d'agir. Amoché, il se retrouve seul, confronté au vide et au néant.

Le titre

Tel un leitmotiv, le titre revient tout au long de la narration du narrateur, Léon, mais un Léon devenu adulte, qui consigne à l'écrit, plusieurs années plus tard, les drames dont il a été victime dans son enfance. Ce titre, Bruno Hébert l'emprunte à un manuel de lectures de la méthode globale, qui avait cours dans les écoles primaires du Québec à la fin des années 1960. Cette phrase, Léon, qui ne sait pas lire ni écrire, n'arrive pas à la comprendre (p. 72), d'autant qu'Alice serait une fille, alors que son chanteur préféré est un garçon qui porte le même prénom, et que René serait un garçon, alors que les filles peuvent avoir le même prénom, mais avec un e muet (*ibid.*). C'est à n'y

rien comprendre. Il aimerait bien savoir « [s]i ces deux imbéciles couraient pour aller quelque part » (p. 25), s'ils couraient « après un canard dans la basse-cour » (p. 26)… À ses yeux, ces deux comparses « mènent une vie de plus en plus incompréhensible » (p. 77). « Les plus gros mauvais coups qu'ont pu faire ces deux imbéciles en quatre mois de classe consistent à lancer le ballon au milieu de l'étang ou à donner leur tartine de confiture à Bijou, le clébard demeuré » (p. 144).

Le temps et le lieu

La narration d'*Alice court avec René* dure tout au plus trois mois, depuis le 3 septembre 1969, jour de la rentrée scolaire, jusqu'à la fin de novembre : « Tout cela se passe sous le dernier soleil de novembre » (p. 172), peut-on lire à la fin. C'est l'époque du *Peace and Love*, sur fond de guerre de Vietnam, où les Américains s'enlisent et « ne savent plus quoi foutre » (p. 9). Sont évoqués par analepses des événements déjà mentionnés dans le premier roman, dont l'intrigue se déroule quelque treize mois plus tôt. Il n'a pas revu Clarence depuis et sa mère est revenue de la Grèce, « après une punition de dix-huit mois » (p. 70). On trouve encore des allusions au taxage dont Léon a été victime en quatrième année (p. 44-45) et le martyr d'un chat, comme séance d'initiation qui a profondément marqué le gamin, surtout que Lefebvre lui a fait comprendre que la libération ne vient que par le sang (p. 46-47).

Le roman se déroule presque essentiellement dans la cour de l'école et dans les commerces des environs, que l'on voit à peine, et au *bowling* où il est à l'occasion « pinner » bénévole de l'allée 14 où se déploient les membres du club des pompiers de Belœil, dits « les vétérans » (p. 173-174), et où il déguste souvent « un cheeseburger et des rondelles d'oignon », avouant alors connaître « le meilleur moment de la journée (p. 101). Il se rend encore au cimetière dans le caveau de la famille Dupré (p. 94), « plein à craquer » (p. 128), car il y entrepose les marchandises qu'il a achetées et, à l'occasion il mange une soupe Lipton en se servant d'un petit réchaud (p. 127). Il se rend encore à Montréal, en compagnie de sa mère, pour une visite chez l'oculiste, qui tourne à son désavantage car, en mentant lors de son examen de la vue, il hérite de lunettes qui lui causent d'affreux maux de tête et des étourdissements (p. 117). Il se rend à pied dans un quartier défavorisé du nord de la ville, où il est agressé par un pédophile, rencontre qui témoigne du désespoir et du désarroi de cet enfant abandonné à son propre sort.

La structure

Alice court avec René compte 21 chapitres, précédés d'un prologue et suivis d'un épilogue. L'intrigue est rapportée de façon linéaire, entrecoupée çà et là d'analepses qui rappellent le plus souvent des événements rapportés dans le premier roman, voire de prolepses relatives soit à de mauvais traitements escomptés pour se débarrasser du triumvirat, soit aux conséquences de sa mauvaise conduite à l'école : on le menace d'inscription dans une école de réforme. On peut diviser cette intrigue en trois parties, le prologue et l'épilogue servant alors d'introduction et de conclusion. La première partie, « La rentrée et les menaces du trio infernal », s'étend du chapitre 1 au chapitre 8 inclusivement. Léon laisse paraître son dégoût pour l'école et sa peur d'affronter les trois brutes, qui lui veulent du mal, sans que l'on sache pourquoi. La deuxième partie, « L'espoir d'une libération », couvre les chapitres 9 à 16. Léon conclut un accord avec un délinquant du quartier pour se débarrasser de Lefebvre et mettre ainsi un terme aux mauvais traitements dont il est victime. C'est alors qu'il retrouve Clarence, celle qu'il aime encore, et qu'il espère reconquérir, d'où l'accentuation des vols d'argent qu'il étend au porte-monnaie de la professeure de mathématiques, ce qui, pour lui, s'avère une erreur ou, comme il le dit, une « boulette » qui aura des conséquences. Il est démasqué. Dans la dernière partie, « Le rejet du monde des adultes » (chapitres 17 à 21), Léon, humilié par son père, qui le présente comme un voleur aux marchands du quartier, et humilié par un abuseur, un voleur d'enfance, sombre dans le désespoir et la plus complète solitude : « Je crois que la grande misère d'un être humain, c'est de ne plus savoir où aller […]. Pour la première fois de ma vie d'enfant, je découvre qu'il y a au-delà du désespoir un état mille fois pire encore. Ça n'a pas de nom et personne ne le désire jamais. Mais moi je sais d'où il vient. Il vient du néant. Je suis un grand malade imaginaire, et l'horrible virus qui me ronge, c'est la vie. C'est cela le néant quand la vie engendre le vide » (p. 180).

Les personnages

Léon Paré. C'est un gamin de onze ans, qui joue le rôle de héros en même temps que celui de narrateur, mais qui écrit toutefois alors qu'il est devenu adulte. Car l'élève de 5e année ne sait ni lire, ni écrire, ni compter et se présente comme « un cancre, un esprit confus, désordonné, un tombé de la dernière pluie » (p. 15). À l'en croire, il ne connaît que la règle du x au pluriel des noms en *ou*, qu'il répète régulièrement dans sa narration. Mésadapté dans un monde où il se sent de trop, il a « l'impression d'être un jouet coûteux qui a un défaut de fabrication et qu'on retourne au magasin » (p. 21). Malheureux dans un monde d'adultes qui refusent d'écouter ses appels, il vit dans la peur d'être brutalisé par les membres du trio infernal et se sent constamment en danger de mort. Point étonnant qu'il songe au suicide ou encore à commettre l'irréparable en inventant des scénarios pour se débarrasser une fois pour toutes de ses ennemis, même de Rosaire, qui lui a volé Clarence, sa passion, son obsession. Il choisit toutefois de conclure une entente avec Flash, un motard délinquant du quartier, pour retrouver la paix, qui est toutefois de courte durée, puisque, après avoir été humilié par son père et agressé par un pervers, il reçoit une solide raclée des mains de Lefebvre (p. 179), avant d'apprendre que son père l'a placé « dans une institution adaptée » (p. 180).

Le trio infernal. Il est constitué de Lefebvre, le chef, le plus fort du groupe et sans doute aussi le plus âgé « puisqu'il a redoublé d'année trois fois, et que, dans les sports, il déjà chez les grands de neuvième ». Léon le qualifie de « gorille dans une cage à guenons » (p. 30). Thibault, lui, il est, aux yeux du héros, « un parfait imbécile » (p. 81), un « expert dans le maniement des testicules » (p. 55). Tout seul, il « ne représente pratiquement aucun danger : il est timoré, inoffensif, un vieux qui dort dans un fauteuil » (p. 24). Mais en compagnie des deux autres membres, « il devient le plus

pervers des trois salauds, visant d'abord les parties génitales et les yeux » (*ibid.*). Raton, lui, se contente le plus souvent d'observer. Lefebvre isolé, Léon en vient aux coups avec Raton, qui se heurte accidentellement la tête contre le lavabo, ce qui met un terme à l'altercation (p. 72). Ensemble, ce sont « des fous furieux qui vont tout droit vers le fait divers, avec homicide » (p. 44).

Philippe Doré. Le père de Léon est un avocat célèbre, « une personnalité connue, une sorte de héros national, un grand explorateur » (p. 132). Rappelons que Jacques Hébert, le père du romancier, a été sénateur, éditeur, globe-trotter, auteur de plusieurs récits de voyage (*Autour des trois Amériques*, 1948, *Autour de l'Afrique*, 1950, et, en collaboration avec Pierre Elliott Trudeau, *Deux innocents en Chine*, 1961). Le père de Léon est encore un ardent « défenseur de tous les droits de l'homme du monde », est « de tous les combats, contre toutes les injustices ». Il est « membre fondateur de tout, premier de tout. Il est communiste, fédéraliste, pluraliste, multilinguiste. Il est contre la peine de mort et la brutalité policière » (p. 132). Point étonnant que Léon fasse allusion à quelques reprises à l'affaire Moffin (pour Coffin), que Jacques Hébert a défendu et a voulu réhabiliter après sa pendaison en publiant un pamphlet sous le titre *Coffin était innocent*.

La mère. Elle est revenue de la Grèce « après une punition de dix-huit mois » (p. 70). Elle ne semble pas s'être réconciliée avec son mari, qui lui a fait construire « une rallonge à la maison : un studio tout équipé [...], pièce vite devenue l'endroit préféré de toute la famille, sauf de [s]on père qui n'y met pratiquement jamais les pieds » (p. 71). « Elle est experte en tout » (p. 113), mais ne s'aperçoit pas des larcins de son fils, qui ne comprend d'ailleurs pas son silence, car il est convaincu qu'elle a tout découvert, sans oser le dénoncer : « Elle savait, et me laissait faire. Il ne peut plus y avoir de doute » (p. 148).

Clarence Levant. On la voit peu dans *Alice court avec René*, mais elle continue à hanter, à obséder Léon, qui voudrait s'en rapprocher. Elle le fuit depuis qu'à cause de lui elle a dû consulter un psychologue et que sa famille a dû déménager dans un quartier tout près de l'école. Elle a un nouvel ami, son cousin Rosaire, qui veille sur elle comme un vautour sur sa proie. Elle humilie son ancien ami en le ridiculisant devant le groupe quand Léon lui étale sous les yeux le contenu d'un immense sac de toile où il a réuni une « quantité fabuleuse de gommes balounes, de poupées Barbie, de robes Chanel, de tailleurs Gucci et d'accessoires de toutes sortes » (p. 171). Elle lui interdit de l'approcher désormais, car il est responsable de ses malheurs, lui, « un menteur et un voleur » (p. 172).

Il y a encore Marguerite, la sœur de Léon, d'une année son aînée, avec laquelle il ne s'entend guère, le personnel de l'école Saint-Matthieu : Madame Chavagnac, l'institutrice de Léon, une Française à l'accent chantant, qui multiplie les permissions d'absence pour ne pas que Léon perturbe sa classe, Madame Penfield, la professeure de maths, aux « seins comme des ogives nucléaires » (p. 21), à qui il dérobe deux billets de 20 $, qui est la cause de sa dénonciation, le concierge Alphonse dit Phonse Niocha, un Italien, qui est également sacristain à la paroisse. Il y a aussi Roger, le propriétaire de la salle de *bowling*, avec lequel Léon s'entend bien, le délinquant-motard-vendeur de drogue Étienne Richard Adam, dit Flash, avec lequel Léon conclut une entente pour se débarrasser de Lefebvre, et Portillon, le voleur d'enfance.

Les thèmes

L'enfance. Ce thème, omniprésent dans le premier roman de l'auteur, est à nouveau exploité dans *Alice court avec René*. Léon est toujours confronté au monde des adultes, un monde qu'il ne comprend pas et dans lequel il hypothèque son apprentissage. Il est souvent laissé à lui-même. Ses parents ne s'occupent pas de lui, pas plus que son institutrice qui, en le laissant faire ses quatre volontés pour ne pas voir sa classe perturbée (p. 98), le retarde dans son développement scolaire. Il trouve un certain réconfort auprès de Phonse et de Roger.

La solitude. Le refus du monde des adultes contraint le jeune héros à s'isoler dans une solitude qui lui pèse. On le suit tantôt sur une corniche de la salle des toilettes, tantôt à l'écart, voire carrément caché, dans la cour de récréation, même dans l'école, se réfugiant souvent derrière une colonne. Il avoue connaître « toutes les cachettes, les angles morts, les renforcements, les oubliettes où l'on ne pense plus à regarder. [...] Je suis invisible. En quelques secondes, je peux disparaître, rentrer dans les murs » (p. 99), avoue-t-il encore, ce qu'il avait aussi laissé entendre au concierge (p. 84). Il prouve cette invisibilité quand il se réfugie seul dans le caveau des Dupré. C'est dans ces moments de solitude qu'il se sent libre (p. 99). Ne s'écrie-t-il pas : « Ô solitude, mon choix le plus doux ! » (p. 33) ?

La peur. Léon vit constamment dans la crainte, l'angoisse, depuis sa sortie de l'hôpital psychiatrique, peur de son père, avec lequel il ne s'entend pas, peur des membres du trio infernal et de leur « association de tortionnaires » (p. 29), qui perturbe son apprentissage.

La portée du roman

Si, dans *Alice court avec René*, Bruno Hébert a voulu aborder une fois de plus le difficile monde de l'enfance, il s'en prend encore au système d'enseignement et à l'éducation que l'on offre dans les écoles, où le manque de ressources est criant. Le romancier montre jusqu'où peut mener le taxage que pratique impunément le trio infernal, au point que Léon est obligé de se défendre seul contre ce système, ses parents comme le personnel de l'école refusant de lui apporter de l'aide. Point étonnant que l'école perturbe si profondément le gamin, qui affirme avec raison que l'école n'est pas faite pour lui, qu'il s'y sent malheureux et déprimé, parce que, en définitive, privé d'amour et de réconfort. On se demande comment il a pu s'en tirer, car devenu adulte et écrivain, il semble bien avoir retrouvé son équilibre et du plaisir à la vie. □

* Professeur de littérature québécoise, Université Laval

Notes

1 *Alice court avec René*, [Montréal], Boréal, [2006], 179[1] p. (« Boréal compact, n° 177). [1re édition : 2000].

2 Voir ma fiche de lecture « Bruno Hébert. *C'est par moi, je le jure !* ou la solitude de l'enfance », dans *Québec français*, n° 133 (printemps 2004), p. 90-93.